



Bérénice Paysages - Revue de presse

Du mer. 5 au
dim. 30 déc. 2018

**Service
de presse Zef**
01 43 73 08 88

Isabelle Muraour
06 18 46 67 37

Emily Jokiel
06 78 78 80 93

Clara Meysen
06 75 45 65 55

contact@zef-bureau.fr
www.zef-bureau.fr

**Théâtre
de Belleville**

01 48 06 72 34
94, rue du Faubourg
du Temple, Paris XI

M° Goncourt / Belleville
(L2 ou 11) • Bus 46 ou 75

www.theatredebelleville.com

Tarifs

Abonné.es 10€

Plein 26€ • Réduit 16€ • -26 ans 11€
(-1€ sur la billetterie en ligne)

« VOTRE COEUR S'EST TROUBLÉ, J'AI VU COULER VOS LARMES. »



BÉRÉNICE PAYSAGES

CRÉATION | Du mercredi 5
au dimanche 30 décembre

Du mercredi au samedi à 19h15
Le dimanche à 17h30

Durée 50 min.

D'après Jean Racine

Adaptation et mise en scène Frédéric Fisbach

Assistante à la mise en scène Margot Segreto

Avec Mathieu Montanier

Scénographie Charles Chauvet

Création lumière Léa Maris

Administration, production et diffusion En Votre Compagnie

Olivier Talpaert, Jean-Baptiste Derouault et Clémence Faravel - oliviertalpaert@envotrecompagnie.fr

Production Ensemble Atopique II - Avec le soutien du Théâtre de Gennevilliers – Centre Dramatique National

Bérénice/Paysages présenté au Théâtre de Belleville, Mathieu Montanier fait entendre les vers de vers de *Bérénice* de Jean Racine. Des paysages mis en scène par Frédéric Fisbach dans une scénographie de Charles Chauvet.

Que les textes classiques font-ils au corps et à l'esprit de ceux qui en incarnent aujourd'hui les personnages ? Quelle relation personnelle un comédien peut-il nouer avec des mots et des intrigues régulièrement mis en scène ? Si chaque mise en scène, chaque adaptation d'une œuvre dite « classique » pose la question, certains artistes font de celle-ci le sujet de leurs spectacles ou de leurs films. Dans *L'Amour fou* (1969) par exemple, Jacques Rivette filme en parallèle les répétitions d'une mise en scène d'*Andromaque* de Racine et le quotidien tempêtueux du couple formé par Claire (Bulle Ogier) et Sébastien (Jean-Pierre Kalfon). Au théâtre plus récemment, on pense au passionnant *By Heart* de Tiago Rodrigues, où celui-ci invite chaque soir un groupe de spectateurs à apprivoiser avec lui un sonnet de Shakespeare. Ou encore à la traversée proustienne émaillée de commentaires d'Yves Noël Genod. Avec *Bérénice/Paysages*, Frédéric Fisbach s'inscrit à sa manière dans cette belle lignée.

Assis sur une table plantée au milieu d'un vague désordre – quelques bouquets jetés dans un coin, une serviette et quelques autres objets évoquent des coulisses plus qu'ils ne les représentent – , Mathieu Montanier chuchote en se démaquillant. Il faut plisser les yeux pour bien voir son visage qui retrouve sa couleur normale. Il faut tendre l'oreille pour saisir des bribes de qu'il prononce. Pour attraper quelques vers du *Bérénice* de Racine. À la posture de ce comédien, à sa lenteur qui traduit un mélange de fatigue et de satisfaction, on comprend tout du moment que Frédéric Fisbach a voulu donner à voir : celui qui sépare la sortie de scène du retour au quotidien. Nul besoin de mots pour le décrire. Bien mis en valeur par la sobre scénographie de Charles Chauvet – dont la première mise en scène, *La Nuit Animale*, est en compétition au Festival Impatience – le corps de Mathieu Montanier l'incarne. Il en est le paysage.

La confiance du metteur en scène dans le jeu de l'acteur est totale et d'autant plus belle qu'elle n'est ni montrée ni formulée. Sans une phrase, elle raconte le mystère du théâtre, la racine de cet art où la coexistence entre personnage et comédien a selon Frédéric Fisbach « plus à voir avec la fragilité d'une alchimie qui cherche, qu'avec l'application de recettes éprouvées ». Elle dit donc la quête d'une justesse qui doit résister au temps, aux répétitions. Aux retrouvailles aussi, dont *Bérénice/Paysages* est pleine. Retrouvailles entre l'acteur et le texte de *Bérénice*, dans lequel il se promène à son gré. Entre le metteur en scène et la pièce de Racine, qu'il a mise en scène en 2001 avec le chorégraphe Bernardo Montet, des danseurs et des acteurs. Entre Frédéric Fisbach et Mathieu Montanier également, qui ont déjà travaillé ensemble à deux reprises, dans *Dors, mon petit enfant* (2001) et dans *Animal* (2005).

La réussite de toutes ces retrouvailles tient à l'absence totale de nostalgie. En se baladant librement parmi les vers de *Bérénice*, le délicat Mathieu Montanier place Racine dans un présent dont on sent bien qu'il peut tout changer de la représentation. Cela en s'en tenant presque strictement au texte de la pièce, à un « putain » près qui suggère une pensée du comédien, un imprévu qui perturbe ses projets pour la soirée – le mot est prononcé lorsqu'il allume son téléphone portable – et marque une rupture dans son rapport à la tragédie. S'amusant d'abord avec les répliques de *Bérénice*, de Titus et d'Antiochus, surjouant l'émotion des amants qui s'aiment mais se quittent et le désespoir de l'amoureux et ami forcé d'étouffer sa passion, il bascule en effet dans un jeu plus « sérieux ». Semble s'identifier à chacun des trois protagonistes en se frayant une voie entre les genres, ou plutôt au-delà. En faisant de la langue de Racine un prolongement de son allure androgyne et rêveuse. Un commentaire de sa vie personnelle. Entre *Bérénice* et Mathieu Montanier, le charme opère. Et il dure.

Télérama'

Un homme est assis en tailleur sur une table. À portée de ses mains, se trouvent un miroir de poche, des crèmes de soin, un téléphone portable, des feuilles manuscrites, une brassée de tulipes jaunes : nous sommes dans la loge de l'acteur, lequel répète son texte, l'un des plus beaux du répertoire et pour cause, c'est Racine qui en est l'auteur. Scène de rupture entre deux amants sous le regard d'un tiers éconduit, ce spectacle, porté par un unique comédien, l'androgyné et captivant Mathieu Montanier, s'immisce dans les tours et détours d'une séparation. Titus, que le pouvoir appelle, abandonne Bérénice, tandis qu'Antiochus, confident malheureux, assiste à cette déchirure. Il faut du temps pour quitter l'autre. A l'impossibilité de l'amour il n'y a qu'une alternative, c'est la mort. Implacable trajectoire tragique que la représentation, épurée mais sensuelle, soumet à nos consciences. C'est parfait.

LA CROIX

L'essence de la tragédie

Vingt ans (ou presque !) après s'être confronté une première fois au *Bérénice* de Racine à travers une version revisitée de la tragédie, Frédéric Fisbach y revient avec cette nouvelle mouture pour un comédien solitaire et fabuleux : Mathieu Montanier. Interprétant tous les rôles, il est à la fois lui-même et tous les autres, invoquant, convoquant chacun, aussi bien Titus l'empereur que Bérénice, la reine Palestine sacrifiée par ce dernier sur l'autel de la raison d'État ... Dans un mouvement de tension permanente qui laisse entendre les vers comme jamais, il réveille les éternelles inquiétudes, peurs, douleurs, blessures et grandes (ou petites) espérances ... dans la hantise de la séparation forcée et de la mort toute proche. Susurrée comme un poème, en un doux murmure, le verbe de Racine aura rarement autant bouleversé, ému, troublé.

Didier Méreuze

Théâtre du blog

Un homme, peut-être un acteur sorti de scène, se démaquille, boit, grignote et marmonne un texte à peine audible. Il consulte parfois son portable, écoute de la musique. On pénètre en quelque sorte dans l'intimité d'un comédien après une représentation. A voix basse, sous une lumière tamisée, il ne cesse de dire le texte de Racine, comme s'il le « déjouait », comme pour se l'enlever de la tête. Ou comme lors d'une italienne : répétition rapide par un acteur d'un texte sans les intonations, juste pour se le mettre en bouche. Parfois, il bute, et se reprend. On fait le parallèle entre cet homme seul dans sa loge, et la pièce de Racine qui parle de séparation et de devoir.

Bérénice, reine de Palestine, espère épouser Titus qui ne peut lui rendre son amour : il est empereur de Rome et le mariage avec une étrangère lui est interdit. Bérénice dédaigne Antiochus, amoureux silencieux. Le comédien qui consulte régulièrement son téléphone, est peut-être, lui aussi, un amant éconduit.

Frédéric Fisbach revient à cette pièce, après l'avoir montée en 2001 : « Par amour pour cette langue, pour ce poème de la séparation. J'avais envie de faire entendre ce poème, quitte à le malmenier un peu ; d'entrer dedans, de le découper, de l'épuiser, dans le corps d'une actrice ou d'un acteur. Cela fait longtemps que je cherchais un corps qui puisse accueillir ces paroles, un corps mi-homme/mi-femme, ou angélique et dont la voix nous emporte et fasse exister tour à tour Bérénice, Titus, Antiochus... Un corps poétique qui exalte cette langue. »

Mathieu Montanier incarne cet homme féminin, avec des mouvements amples et gracieux. Une partition difficile puisqu'il lui faut jouer souvent à voix basse et bousculer la petite musique naturelle de la versification. Il y arrive très bien, peut-être trop bien. On s'attend à une évolution, on se dit que peut-être ces silences mèneront vers quelque chose et on aimerait que les personnages pénètrent l'acteur et qu'ils s'incarnent en lui. Mais Mathieu Montanier reste fidèle à une rigueur sans concession, un peu austère pour le spectateur qui entend le texte avec difficulté, s'il ne le possède pas parfaitement. Et la diction de l'acteur met à mal la musique des vers, malgré une démarche cohérente et une mise en scène rigoureuse... Bref, un objet scénique original ! Frédéric Fisbach présentera *Convulsions* d'Hakim Bah (voir Le Théâtre du Blog) à Théâtre Ouvert, du 18 janvier au 9 février, avec un travail habité de bruit et de fureur donc aux antipodes de cette *Bérénice Paysages*.

ÉT VDES

REVUE DE CULTURE CONTEMPORAINE

Frédéric Fisbach avait déjà proposé une adaptation de cette pièce, qu'il apprécie par-dessus tout : c'était au Théâtre de la Bastille et c'était déjà un parti-pris (*Bérénice, une conception*, 2001, avec le chorégraphe Bernardo Montet). On retrouve en fin de spectacle cette même frontalité du texte avec le comédien, Mathieu Montanier, seul en scène et face public. On se souvient dès lors, à Ivry par exemple, de quelques paroles du metteur en scène au sujet du risque de saturation des signes dans le jeu de l'acteur et de sa tentation ascétique (on pourrait dire ici et maintenant, janséniste ?) quant à la direction d'acteurs. La question se pose d'autant plus dans un spectacle comme celui-ci où le seul point d'attention du public est le corps unique du comédien, véritable kaléidoscope qui donne à voir et à entendre la totalité des voix des protagonistes, perdus, « malgré lui, malgré elle », dans l'absolu du déchirement amoureux. Il s'agit donc d'un spectacle simple, mais certainement pas réducteur.

Une pièce-paysage dirait Vinaver. S'il y a réduction ici, c'est à l'essentiel : le public, le comédien, la parole (ou plutôt le texte, puis sa parole). Comment donc le comédien entre-t-il, et nous avec lui, dans cette tragédie au sujet « extrêmement simple » selon l'auteur lui-même ? Tout commence par la fin : une loge, un comédien s'y repose après sa performance, attend un appel, se démaquille, prend un thé et dans le même temps récite, ânonne, parfois boule le texte, file une petite italienne, met à l'essai des intentions de jeu, butte, se reprend, survole le texte techniquement, voire machinalement comme pour s'en déprendre ou s'en étirer après l'effort. Si cette entrée en matière en forme de sortie de scène est un drôle de début, un peu déconcertant à vrai dire, la suite le met en perspective. Soudain, un message sur le téléphone : abandon, déception, déréluction ? Bien malgré lui, malgré elle, le comédien retourne et revient peu à peu à ces mots qu'ils avaient en bouche et dont il se gargarisait.

Ils prennent désormais une toute autre résonance avec son corps, sa voix, et nous-mêmes qui entrons dès lors avec lui, dans un autre paysage, dans une parole qui ne file plus. Le comédien se (re) dresse. Les voix le traversent, avec tout le vécu, le senti qui jusque-là ne passait pas. Tout prend sens aussi pour nous qui entendons ce que Racine avait à nous dire de la passion malheureuse quand elle choisit le théâtre pour s'éprouver et se représenter, ici grâce au corps-monument de Mathieu Montanier, plastique et apollinien, à l'acmé d'une passion qui le déchire, le traverse comme le serpent de Laocoon, et qu'il recueille souverainement pour nous la lancer en pleine lumière et en toute simplicité, les yeux tendus vers ce qui s'éloigne à tout jamais : Je l'aime, je le fuis ; Titus m'aime, il me quitte.



froggy's delight

Le site web qui frappe toujours 3 coups

Quoi de plus intime que la loge d'un artiste ? Cet endroit où le comédien quitte rôle et costume pour redevenir individu ? C'est dans cette intimité que débute et emmène *Bérénice Paysages*.

Le choix du metteur en scène de présenter un comédien, Mathieu Montanier, répétant son texte sur plateau script en mains avant qu'il ne l'abandonne, la matière inerte du texte prenant bientôt une substance bouleversante par le corps, marque la beauté inédite de cette création.

Appuyée par des jeux de lumières de Léa Maris accompagnants le parcours du comédien à travers le texte, la scénographie moderne de Charles Chauvet sert une compréhension résolument contemporaine de la poésie tragique de «*Bérénice*».

Vingt ans après avoir monté *Bérénice*, le metteur en scène Frédéric Fisbach retourne à cette tragédie de Racine par «*amour de cette langue*». Dans cette mise en abyme du comédien au travail sur scène perché sur une table d'où il se démaquille, se lave, se change, le texte de Racine est d'abord murmuré et parfois hésitant sur fond de musique classique. Le murmure s'amplifie alors que le personnage/comédien intègre les mots et le sens des tirades qu'il récite avant que son corps ne s'anime à mesure qu'il les vit.

Alternant des tirades de Titus, Bérénice et Antiochus, les choix d'extraits du *Bérénice* original concentrent l'intention de cette création sur la souffrance créée par la séparation d'êtres qui s'aiment. Là réside le tragique universel de cette pièce de Racine qu'expose cette création ; dans ce déchirement dont la douleur nous parvient ici d'une seule voix.

Les personnages se confondent alors que le comédien semble de plus en plus possédé par les émotions terribles, les tourments physiques qu'expriment, dans le texte, ceux qu'il incarne tour à tour. «*Everybody wants to be loved*». Cette musique, choix qui accompagne avec pertinence *Bérénice Paysages*, ramène aux fondamentaux humains exprimés dans le texte remanié de Racine, autant que dans la richesse du jeu de Mathieu Montanier.

Tout le monde veut être aimé, c'est cette vérité qui heurte le sensible. Quand le texte incarné prend toute son ampleur dans la compréhension viscérale du comédien des mots qu'il déclame, leur portée n'en est que plus forte pour le public qui vit avec lui la violence et la douleur de ce que ces mots transportent, animés par une voix humaine.

La symbiose finale des trois personnages dans le corps seul du comédien renvoie à l'humanité universelle contenue dans cette tragédie racinienne. Face au public dans un halo de lumière ne découvrant que son visage, la beauté terrible de la langue dont les émotions sont réellement vécues par le personnage/comédien nous sont livrées dans une sobriété totale. Une dernière confession où les yeux et la voix seules concentrent, dans une tension fulgurante avec le public, les transports si humains des personnages de Racine.

Une expérience artistique mémorable dans cette création où le sens et le tragique de *Bérénice* parviennent dans une limpidité inédite. La poésie de Racine et son universalité n'ont jamais été aussi intelligible.



M° Goncourt / Belleville
(L2 ou 11) • Bus 46 ou 75

94, rue du Faubourg du Temple, Paris XI

theatredebelleville.com
01 48 06 72 34

EN DÉCEMBRE AU TDB

DÉSOBÉIR

LE MONDE ÉTAIT DÉJÀ
DANS CET ORDRE-LÀ QUAND
NOUS L'AVONS TROUVÉ

De Mathieu Riboulet
Conception et mise en scène
Anne Monfort

LOVE LOVE LOVE

De Mike Bartlett
Mise en scène Nora Granovsky

PROCHAINEMENT

BIENVENUE EN CORÉE DU NORD

Création collective - Mise en scène Olivier Lopez

Jan.

QUI VA GARDER LES ENFANTS ?

Création | De et par Nicolas Bonneau - Mise en scène Gaëlle Héraut

Jan.>Mar.

KING LEAR REMIX

Création | D'Antoine Lemaire - Mise en scène Gilles Ostrowsky et Sophie Cusset

Jan.

UNE VIE POLITIQUE, CONVERSATION ENTRE NOËL MAMÈRE ET NICOLAS BONNEAU

Création | Conception Nicolas Bonneau - Avec Noël Mamère et Nicolas Bonneau

Fév.

MARADONA C'EST MOI

De Julie Roux - Mise en scène Étienne Durot

Fév.

LE BOIS DONT JE SUIS FAIT

Création | De Julien Cigana et Nicolas Devort - Mise en scène Clotilde Daniault

Fév.>Mar.

ONCLE VANIA FAIT LES TROIS HUIT

De Jacques Hadjaje - Mise en scène Anne Didon et Jacques Hadjaje

Mar.

MOULE ROBERT

De Martin Bellemare - Mise en scène Benoit Di Marco

Mar.>Avr.

Tarifs • Abonné.es 10€

Plein 26€ • Réduit 16€ • -26 ans 11€ (-1€ sur la billetterie en ligne)